

LE GOÛT

Rotin MONDAIN.

DANS LES ANNÉES 1960-1970, LA DESIGNER ET DÉCORATRICE ITALIENNE GABRIELLA CRESPI IMAGINE DES INTÉRIEURS POUR DE PRESTIGIEUX CLIENTS ET IMPRIME SA SIGNATURE AVEC UN LUXUEUX MOBILIER EN BAMBOU. LA CRÉATRICE, QUI AURAIT EU 100 ANS CETTE ANNÉE, EST EXPOSÉE CE PRINTEMPS À MILAN ET À TURIN, TANDIS QUE L'ÉDITEUR DANOIS GUBI RÉÉDITE CERTAINES DE SES PIÈCES EN ROTIN.

Texte Marie GODFRAIN

La lampe à poser et
la chaise longue de
Gabriella Crespi rééditées
par Gubi dans la
collection Bohemian 72.



Ci-dessus, Gabriella Crespi, à Milan, en 1972.

Page de droite, à gauche, le canapé trois places de la collection Bohemian 72 rééditée par Gubi. À droite, les poufs en rotin de cette même ligne.

LORSQUE LA TENDANCE DU VINTAGE A DÉFERLÉ DANS LES INTÉRIEURS, il y a une dizaine d'années, Jacob Gubi est parti à la recherche de créateurs méconnus du public mais ayant une belle cote auprès des passionnés de design. C'est ainsi qu'il a exhumé des créations de Mathieu Matégot, Jacques Adnet, Marcel Gascoin ou Greta M. Grossman, pour les rééditer et les intégrer dans le catalogue de la maison Gubi. «*L'idée de Jacob était de rendre largement disponibles ces pièces qui étaient à l'origine produites en petite série...*», explique Marie Kristine Schmidt, porte-parole de l'éditeur. «*Nous avons compris que les gens avaient envie d'un mobilier moins rigide, d'un esprit bohème qui fasse entrer l'idée de la nature et de la vie de jardin dans les intérieurs, et c'est ainsi que nous avons eu l'idée de rééditer le mobilier en rotin de Gabriella Crespi*», poursuit-elle. Une philosophie qu'avait faite sienne la créatrice italienne en dessinant, en 1972, cette collection composée d'un canapé trois places, d'un fauteuil, d'une ottomane et d'une lampe à poser, l'ensemble fabriqué à partir de lianes de rotin recourbées et empilées.

«*Avec le rotin et le bambou, ma mère a concrétisé une intuition qu'elle portait en elle depuis toujours : créer des passerelles entre intérieur et extérieur, avec des collections qui trouveraient leur place aussi bien dans les salons que sur les terrasses ou dans les jardins. Pour elle, la porosité entre ces espaces était totale*», se souvient Elisabetta Crespi, qui gère aujourd'hui les archives et la mémoire de la designer milanaise disparue en 2017. Si les pièces de Gabriella Crespi, qui représentent la quintessence du style bohème chic, s'arrachent aux enchères, c'est parce que l'icône glamour italienne des seventies a fait l'objet de quelques publications depuis vingt ans et qu'elle est citée par des créateurs comme une source d'inspiration. Et cela même si la richesse, la profondeur et la qualité de son travail demeurent largement sous-estimées.

Née il y a cent ans dans une famille bourgeoise, Gabriella Crespi étudie l'architecture à l'Académie des beaux-arts de Milan avant d'entrer au Politecnico, la grande école de design lombarde. Sa carrière de designer et de décoratrice explose dans les années 1960-1970, lorsqu'elle se met à dessiner des objets pour Dior et à imaginer, pour des clients aussi prestigieux que la famille princière de Monaco, des aristocrates italiens ou le roi Fayçal d'Arabie saoudite, des intérieurs associant luxe et décontraction, meubles du XVIII^e siècle et objets en Plexiglas. Au début de sa carrière, elle travaille surtout des matières nobles, comme le métal ou la laque, dans des formes rigoureuses, mais, influencée par son époque, elle adopte ensuite le plastique. Avant de se laisser séduire par le bambou, qu'elle associe au bronze pour créer ce fameux style «*minimaliste opulent*» qui fait sa signature.

« Très jeune, Gabriella a compris qu'elle avait besoin d'être habitée par une passion. Dès ses études, elle s'est laissée gagner par le mysticisme, à travers la pratique de la méditation », détaille Cesare Cunaccia, curateur et ami, qui a organisé une exposition rétrospective de la designer en 2011. Sans sauter aux yeux, la spiritualité de Gabriella Crespi se dévoile dans les détails de ses créations. Son obsession de la lune lui a, par exemple, inspiré sa table Éclipse; et si elle utilisait des matériaux transparents, comme le méthacrylate ou le Plexiglas, c'est parce qu'ils catalysaient, selon elle, la force de la lumière.

« Même lorsque son dessin se faisait plus baroque, il conservait un équilibre incroyable. Gabriella était une femme de la Renaissance, proche des artisans tout en étant la muse des créateurs. Elle s'appuyait sur les techniques de l'époque et utilisait des matériaux comme le marbre... », raconte Cesare Cunaccia. Il regrette que trop peu de gens aient cherché à comprendre qui était vraiment cette grande mondaine, dévorée par une force créatrice, derrière ses amples tuniques et les nombreux bracelets tintinnabulant à ses

poignets. En 1987, Gabriella Crespi abandonne Milan et ses mondanités pour s'installer en Inde, dans un ashram où elle fera vœu de silence pendant vingt ans. Elle n'y reviendra qu'en 2007, à la suite d'un accident. Un nouveau départ pour la décoratrice, qui dessine alors quelques pièces et livre une poignée d'interviews dans lesquels elle se montre peu loquace, jusqu'à sa mort, dix ans plus tard, à 94 ans.

Aujourd'hui, à l'instar de sa galerie milanaise de la Via Napoleone, transformée en boutique Armani, la plupart des lieux qu'elle a dessinés ont disparu. « Certains endroits ont été sauvegardés, comme la résidence italienne de Reza Pahlavi, qui contient des objets créés par ma mère dans les années 1970 », explique Elisabetta Crespi, qui espère que l'édifice sera un jour ouvert au public. Quant aux pièces qu'elle a dessinées, certaines se retrouvent aujourd'hui aux enchères. Ou sur le site américain de vente d'art et d'antiquités Istdibs : l'une de ses lampes en bambou, de la série Rising Sun, est proposée à 138 000 euros la paire. D'autres pièces sont rééditées par DimoreGallery, comme les chaises Rising Sun, la

lampe Fungo en bambou et la table basse Éclipse en bronze et laque, réalisées par les mêmes artisans qu'au moment de leur création. Elles seront exposées en juin dans le nouvel espace Dimore Centrale, à l'occasion du Salon du meuble de Milan. Des pépites que l'on retrouvera également au Musée national de l'automobile de Turin, qui s'est vu offrir par les archives Crespi le break Ford de la designer. Du 27 mai au 25 septembre, à l'occasion du centenaire de sa naissance, l'espace turinois exposera « Le luxe dans le coffre », une sélection de ses œuvres présentée autour de son automobile.

Un travail rendu possible grâce au tri de ses archives – désormais conservées dans un appartement du centre de Milan – opéré avec sa fille peu avant sa disparition. « Une véritable boîte aux trésors pour les passionnés de design. On y retrouve ses croquis, des pièces originelles et des sculptures et maquettes en terre. Et le jus de cranberry qu'elle adorait et proposait à ses visiteurs y est servi! », explique Marie Kristine Schmidt, la porte-parole de Gubi. C'est ici même que la maison d'édition danoise a découvert la genèse de cette nouvelle ligne, rééditée sous le nom Bohemian 72 : « Il ne reste plus de pièces originelles de cette collection, qui fut sa première en rotin. Seulement des dessins et des photos du mobilier prises dans sa maison. » Sur les clichés en question, les meubles sont noyés dans une végétation luxuriante, sans que l'on sache vraiment s'ils sont installés dans le salon rempli de plantes ou sur sa terrasse arborée. Gabriella Crespi n'a pas livré tous ses secrets. (M)

“Avec le rotin et le bambou, ma mère a créé des passerelles entre intérieur et extérieur, avec des collections qui trouvaient leur place aussi bien dans les salons que sur les terrasses ou dans les jardins.”

Elisabetta Crespi, la fille de Gabriella, aujourd'hui à la tête de ses archives

« IL LUSSO NEL BAGLIAIO », DU 27 MAI AU 25 SEPTEMBRE. CORSO UNITÀ D'ITALIA, 40, TORINO. MUSEOAUTO.COM

